

Ce qui l'amène à énoncer sa fameuse formule : « [...] *la Libido au moyen de laquelle nous opérons n'est non seulement ni concrète, ni connue, mais elle est un véritable X, une pure hypothèse, une image, quelque chose d'aussi insaisissable que l'énergie du monde physique* ⁽⁶⁾ », sur laquelle tout son édifice conceptuel futur sera basé.

Après quelques « règlements de comptes » un peu bas, où le personnel et l'affectif passeront bien avant le scientifique (Dieu merci, Freud et Jung n'étaient que des hommes), et de courtes retrouvailles à Munich, Jung pourra enfin écrire à Freud, le 26 novembre 1912 : « [...] je vous ai en réalité compris pour la première fois. J'ai pris conscience combien je suis différent de vous ⁽⁷⁾. »

Comme si soudain, le fascinant miroir qui lui renvoyait l'image si valorisante de ces dernières années et dans lequel il fondait son identification se brisait, lui permettant du même coup de se détacher de l'emprise dans laquelle il se sentait enfermé. Les chaînes étaient brisées, l'esclave libéré.

À l'initiative de Freud, ils rompent définitivement leurs relations personnelles en janvier 1913.

La mort au rendez-vous

Et derrière le miroir ? Le vide... Le néant... La dépression.

Dans la préface à la deuxième version des *Métamorphoses*, Jung explique : « Ce livre fut écrit en 1911, dans ma trente-sixième année. C'est un moment critique, car il marque le début de la deuxième moitié de la vie dans laquelle se produit assez souvent une métanoïa, un changement d'opinion. J'étais certain alors de perdre toute communauté de travail et tout rapport amical avec Freud ⁽⁸⁾. »

6. C. G. Jung, *La Théorie psychanalytique*, p. 42. Souligné par Jung.

7. S. Freud, C.G. Jung, *Correspondance*, vol 2, p. 296.

8. C. G. Jung, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, p. 38.

Privé de son père mythique, de ce pôle identificatoire idéal et lumineux, dont l'exultation l'avait porté si haut, mais aussi, et par voie de conséquence, mis dans un tel déséquilibre inflationniste par rapport à un certain aspect de sa réalité intérieure, délaissée, contournée, non considérée, Jung, à la crête de sa vie, se retrouve donc confronté au père réel, à « son » père. Un père absent car mort depuis dix-sept ans déjà, pourtant encore bien vivant en lui, et dont le souvenir lui apparaît comme « [...] celui d'un homme souffrant, affligé d'une blessure d'Amfortas, un Roi-Pêcheur, dont la blessure ne voulait pas guérir [...] (qui) sans avoir été clairement conscient de la conséquence de *l'imitatio Christi* [...] a subi littéralement jusqu'à sa mort la souffrance que le Christ a vécue et qu'il a annoncée ⁽⁹⁾ ».

Ayant perdu ses repères, ses identifications idéalisantes qui l'avaient tenu à l'écart de cet autre aspect de sa personne qu'il reniait, Jung certes se retrouve lui-même (qui est-il au juste ?), mais dans une grande solitude, affligé à son tour comme son père d'une blessure terrible et, face au vide, il tombe dans la dépression.

« Père, père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il est pris dans l'engrenage de l'inévitable « répétition » d'une génération à l'autre qu'il avait lui-même mis en relief en 1907, contaminé à son tour par « l'infection psychique » dont il avait cru pouvoir se mettre à l'abri derrière la protection de cet autre père, à la fois objet contraphobique et tremplin vers la gloire, lui pour qui, comme il le dira longtemps plus tard : « Le tragique de ma jeunesse a été de voir mon père se briser contre le problème de sa foi et mourir d'une mort prématurée, pour ainsi dire sous mes yeux ⁽¹⁰⁾. » Allait-il à son tour, dans un jeu de miroirs infini, comme le Christ, comme son père, mourir de l'abandon de ce père-Dieu.

Inévitable dépression, où, après toutes ces années de véritable transport dû à l'élan narcissique que provoquait Freud en lui, lorsqu'en un temps celui-ci lui écrivait : « [...] vous serez celui qui

9. C. G. Jung, *Ma vie*, p. 251.

10. C. G. Jung, *Correspondance 1955-1957*, p. 78.

comme Josué, si je suis Moïse, prendrez possession de la terre promise ⁽¹¹⁾ », il en éprouve, peut-être, aussi le leurre à présent. D'ailleurs, trois ans plus tard, il pourra dire à ce sujet : « [...] dans le but de différencier sa personnalité, on se contente d'imiter une personnalité éminente [...] parvenant ainsi à se distinguer en apparence de son entourage. Il s'ensuit cette punition que la ressemblance [...] déjà bien réelle s'aggrave jusqu'à un enchaînement inconscient à leur environnement. En règle générale, cette tentative trompeuse de différenciation individuelle se rigidifie [...] et non seulement l'imitateur reste au même niveau qu'avant, mais en plus stérile. Pour découvrir ce qui est vraiment individuel en nous, une réflexion profonde est nécessaire ; et soudain nous nous apercevons combien la découverte de l'individualité est incroyablement difficile ⁽¹²⁾. »

C'est alors que commence pour lui une profonde régression qui le conduira à une longue confrontation avec l'inconscient comme en témoigne *Le Livre Rouge* ⁽¹³⁾ qui ne sera rendu public que près de cent ans plus tard. Une régression qui l'amène, avec résistance certes, à jouer au bord du lac comme lorsqu'il était petit garçon. Comme si d'instinct il savait que c'était précisément là qu'il lui fallait retourner pour retrouver les morceaux dispersés de ce miroir brisé. Une régression dont les nuits et les jours sont peuplées de fantômes et de cadavres, comme en témoigne le rêve des Alysamps, dans lequel il voit de nombreux gisants des siècles passés reprendre soudain vie ⁽¹⁴⁾. Comme en témoignent aussi ses fantasmes récurrents où il voit les débris flottants des restes de la civilisation, des morts par milliers et la mer se transformer en flot de sang. Ou encore ce rêve où « au beau milieu de l'été, un froid arctique faisait irruption et la terre se

11. S. Freud, C. G. Jung, *Correspondance*, vol. 1, p. 271, lettre du 17 janvier 1909.

12. C. G. Jung, *Collected Works*, vol. 7, § 463. Traduction personnelle.

13. C. G. Jung, *Le Livre Rouge, Liber Novus*.

14. C. G. Jung, *Ma vie*, p. 200.

trouvait pétrifiée sous le gel (15) ». Nous sommes alors en 1914 et le 1^{er} août la guerre éclate.

Comment ne pas noter la coïncidence étrange entre son état de grande désorientation intérieure où tout s'est brisé, et l'état du monde qui l'environne qui part en éclat, entre le conflit majeur qui le déchire intérieurement et le conflit qui se joue entre les nations.

En 1915, Jung écrit à son ami Hans Schmid-Guisan au sujet du problème de la résistance à la compréhension, qu'après une longue réflexion il vient d'élucider grâce à une vision de Brigitte de Suède : « Le diable est donc le dévoreur. Comprendre = comprehendere = κατασυσλλαμβανειν, c'est aussi engloutir. La compréhension avale. Mais on ne doit pas se laisser avaler quand on n'a pas l'intention de jouer le rôle du héros, à moins bien sûr d'être vraiment un héros capable de terrasser le monstre de l'intérieur. À supposer également que l'autre prenne le rôle de Fafner (16) et dévore des héros indigestes. Il vaut donc mieux ne pas "comprendre" les gens qui pourraient être des héros, parce qu'on ne s'en trouve pas bien. On peut en périr (17). »

Touchante confession que nous fait ici Jung. Ainsi, n'avait-il pas été « détruit » par Freud, le monstre dévoreur qui, en voulant tout comprendre dans son dogme, l'avait avalé lui aussi. Et lui-même, en jeune héros, n'avait-il pas à son tour détruit, au moment même où il le comprenait, celui qui se prenait pour Moïse, qui était Moïse. Du moins, au niveau des images intérieures, de cette fameuse imago paternelle. Et cette imago qui se diluait, perdant ainsi sa puissance de suggestion, n'était-elle pas en train de l'entraîner avec elle dans le néant dans lequel lentement elle sombrait ?

Car Jung sait une chose dont il a parlé à Londres l'année précédente dans une conférence. C'est que les facteurs subjectifs sont tout

15. *Ibid.*, p. 204-205.

16. Fafner est le géant que sous la forme d'un dragon, Siegfried doit tuer afin de délivrer le trésor qu'il détient.

17. C. G. Jung, *Correspondance 1906-1940*, p. 65.

aussi importants que les facteurs objectifs, l'image que la réalité concrète, l'imgo paternelle que le père (18).

Était-ce l'Apocalypse ? Ou bien, de toute cette mort, ces cadavres, cette destruction, au-dehors, au-dedans, objectivement, subjectivement, allait-il rester quelque chose ? « La véritable compréhension semble être une compréhension qui ne comprend pas, et qui pourtant existe et agit », poursuit Jung dans sa lettre à Hans Schmid-Guisan. Je ne pense pas qu'il ait déjà eu connaissance des écrits taoïstes (19) à cette époque, mais l'essence de ce qu'il exprime ici se rapproche étonnamment du Tao et de la pensée de Lao-Tseu pour qui toute connaissance plonge ses racines dans l'inconnaissable :

« Connaître, c'est ne pas connaître ;
voilà l'excellence (20). »

Aussi, ne soyons pas surpris, si en 1916, c'est un long poème hermétique écrit à la manière gnostique, *Septem Sermones ad Mortuos* (21), qui jaillit et va permettre à Jung d'exorciser tout ce mortifère. Ce grand cri de douleur ésotérique, cette acceptation de ne pas comprendre et de laisser venir l'irrationnel, afin que vive et œuvre un facteur inconnu dont il va faire le pari d'accepter qu'il s'agit là d'une sorte de voie qui mène quelque part, constitue ainsi la première impulsion d'une remise en mouvement de son processus créatif.

C'est toute la question du sens qui est ici en jeu, qui est l'enjeu, dans cette totale adhésion d'un homme, au moment le plus critique de sa vie, à ses intuitions les plus intimes.

18. C. G. Jung, « Le problème de la psychogenèse dans les maladies mentales », *Psychogenèse des maladies mentales*, p. 221-424, § 388-424.

19. Ce n'est en fait que beaucoup plus tard qu'il s'y intéressa vraiment. Car, autrement, et comme me l'a personnellement confirmé Sonu Shamdasani, Jung aurait mentionné Lao-Tseu dans son livre les *Métamorphoses* s'il l'avait lu à cette époque, ce qui n'est pas le cas.

20. Lao-Tseu, *Tao-tö king*, LXXI.

21. C. G. Jung, *La Vie symbolique : Psychologie et vie religieuse*, p. 23-39.